

ECOPOLITIQUE NOW !

Multitudes n°24 [online]

FREDERIC NEYRAT

La vie dans les sphères : comment vivre dans un *oikos* éclaté ?

Où sommes-nous ?

Une interrogation traverse l'écologie politique, elle doit être envisagée comme l'une de ses origines, l'une de ses motivations fondamentales : où sommes-nous ? Ce qui veut dire : où habitons-nous ? Comment, et dans quelles conditions ? Selon quels rapports avec les autres ? Avec les non-humains, avec les autres formes de vie ?

Si ces questions se posent avec autant d'acuité, c'est que la possibilité même de l'habitation est aujourd'hui mise en cause. Une mise en cause non pas ponctuelle, que l'on pourrait résoudre par un simple déménagement, mais globale, affectant l'ensemble des *territoires existentiels*, des *formes* et des *styles de vie*. Car l'*oikos* que cherche à penser l'éco-logie politique ne peut pas être pensée comme une super-« niche » naturelle : ce que nous savons aujourd'hui, c'est à quel point nous produisons l'espace global sur lequel se détachent les territoires existentiels, à quel point l'*oikos* est l'objet de décisions ou d'absences de décisions, de conflits et de négociations. Double nouveauté : l'*oikos* est un objet non seulement hybride, mais fragile. Voilà pourquoi l'écologie politique est une *topolitique sur le qui-vive*.

Cette production topologique n'est certes pas nouvelle : avec Peter Sloterdijk, nous verrons qu'il n'est nulle vie humaine possible sans production de « sphères » artificielles, sans « insulations » techniques – sans « effet de serre » prothétique. L'écologie politique a aujourd'hui pour principal objet ces insulations anthropotechniques. Ces insulations doivent être interrogées sur fond de *crise sphérologique majeure* affectant l'installation des communautés de vie et fragilisant les espaces psychiques individuels. D'un point de vue psycho-politique, le sujet contemporain vit *à découvert*, il ne sait plus s'il manque de Dehors ou, plus cruellement – mais symétriquement – de Dedans, d'une intériorité habitable digne de ce nom. Non seulement « Dieu est mort », non seulement la Grande Sphère Divine a éclaté, mais les sphères nationales-étatiques vacillent, les communautés trans-nationales type Europe se traînent, et les individus éprouvent parfois l'angoisse de psychotiques en mal de limites.

L'écologie politique est ainsi confrontée aux questions suivantes, des questions que nous nommerons, avec Peter Sloterdijk, « sphéro-immunologiques » : devons-nous faire le deuil des vertus protectrices de la Mégasphère Divine en nous rabattant sur des sphères de proximité ? Ces microsphères ne risquent-elles pas de se transformer en *bulles autistiques*, comme des protections ultimes devant les dommages écologiques ? Ou bien nous faut-il parier sur l'existence, ou la production, d'une *Mégasphère de substitution* type Biosphère ou Noosphère ? Les réponses apportées à ces questions détermineront selon nous le devenir de l'écologie politique.

Peter Sloterdijk et la théorie des sphères

La « sphéro-immunologie » est une « théorie de l'espace qui abrite »¹. Elle permet de penser les faveurs – en termes neutres, ou plus classiques : les conditions de possibilités –

¹ P. Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort – jeu de piste sous forme de dialogues avec Hans-Jürgen Heinrichs*, Paris, Pauvert, 2003, p. 245. Noté [SM].

sans lesquelles aucune vie humaine ne pourrait se développer. Une sphère n'est pas un espace coupé de tout extérieur, mais intériorise sa frontière comme rapport primordial avec l'Autre. Topologiquement parlant, la sphère est un « auto-conteneur », elle se contient elle-même : dans la sphère originaire fœtus/placenta, ce dernier est à la fois la frontière permettant l'échange de sang entre l'enfant et la mère, mais aussi un élément de cette dyade. Le placenta est l'« avec » du fœtus, l'« accompagnateur », le « frère anonyme »². Etre-avec originaire précédant celui de la mère à l'enfant, le placenta montre que l'intimité d'un sujet à venir est toujours déjà habitée par un non-soi, ne serait-ce que virtuel.

Appliquée au processus d'homínisation décrit par les paléontologues, cette théorie des sphères suppose l'existence d'une « sphère primitive », d'une « bulle » nomade grâce à laquelle l'homme a pu peu à peu s'arracher à l'adaptation au milieu, propre au comportement animal, pour adapter techniquement ce milieu à son style de vie. Première « insulation », premier « utérus social » que Sloterdijk qualifie de « paléopolitique », « effet de serre » originel qui profite à cette sphère pré-politique constituée par la mère et l'enfant³. La nécessité de cet utérus social est justifiée par le mécanisme dit de la néoténie, soit la persistance tardive de traits juvéniles. En termes embryologiques, nous sommes tous des avortés, nous naissons avant terme, et devons trouver au dehors un *utérus de substitution*. Pour reprendre Aristote, on dira que les sphères technico-politiques achèvent ce que la nature est incapable d'accomplir par elle-même.

Reste à savoir comment et pourquoi nous passons d'une sphère à une autre : pourquoi est-on passé de la bulle « paléopolitique » à la Cité, puis à l'Etat ? Parce que la bulle primitive n'était plus à même de réguler le rapport de son intimité avec le Dehors, elle avait affaire avec quelque chose de trop grand pour elle. Une sphère explose lorsque fait irruption un Dehors qu'elle est incapable d'accueillir, ce qui provoque

² *Idem, Bulles – Sphères I*, Paris, Pauvert, 2002, p. 387. Noté [B].

³ *Idem, Dans le même bateau*, Paris, Rivages Poche, 2003, p. 46. Noté [DMB].

l'anéantissement de ses vertus protectrices. Ainsi la horde primitive est-elle incapable d'intégrer l'espace qui s'offre à elle suite à l'expansion du néolithique : migrations, sédentarisation, augmentation considérable de la population. La création des sphères collectives suit ce que Sloterdijk nomme le principe d'« extraversion », soit l'« exode de la créature humaine hors de la symbiose primitive et vers l'action de l'histoire humaine dans les empires et les systèmes globaux ». En ce sens, le « phénomène de la civilisation » n'est autre que le « roman de la transposition des sphères » [B, 76]. Cette « transposition » est le mécanisme consistant à « transférer » les vertus immunologiques d'une sphère obsolète vers une sphère capable de répondre à la nouvelle donne psycho-politique d'une civilisation – un mécanisme de *transphère* en quelque sorte.

Or nous vivons aujourd'hui les conséquences d'une double crise sphérologique issue de la Modernité. On peut donner à la première le nom de « mort de Dieu », éclatement de la Divine Sphère au profit de l'espace homogène issu de la révolution copernicienne. Comme si l'espace homogène et infini de Galilée avait fait éclater de l'intérieur la Sphère Divine. La seconde catastrophe est liée à un autre infini, celui du Capital et de la *globalisation* du monde : les Etats ont éclaté sous l'intrusion de l'extérieur mondial. La Grande Déterritorialisation qui s'est effectuée à l'âge industriel nous a fait quitter le « sol » et les « patries » sans pour autant recréer à un niveau supérieur une nouvelle sphère. Nous avons donc, nous dit Sloterdijk dans l'ouvrage intitulé *Dans le même bateau*, quitté l'espace de la « politique classique » étatique pour entrer dans celui de l'« hyperpolitique » – *mais l'hyperpolitique manque d'un territoire à sa mesure.*

C'est ainsi que le mouvement d'« expansion » mondial débouche sur le vide laissé par la mort de Dieu. Conjonction des catastrophes. Le Capital se développe à bord d'un astre errant ; son absence de limite résonne avec l'infini galiléen. Abolition des frontières symboliques et perplexité quant aux rapports des Dedans et des Dehors. Ni centre ni périphérie – est-ce viable ?

Transphère – I – (la Biosphère)

Difficilement. Notre hypothèse est qu'il faut considérer les théorisations relatives à la biosphère, l'écosphère, la noosphère, la vidéosphère, l'infosphère, le cyberspace voire le neurospace (ou encore le « Biosom » de Michel Serres) comme des *tentatives de transphères*, un désir sphérologique répondant à la catastrophe de l'habiter.

Pour vérifier cette hypothèse, il nous faut commencer par comprendre les conséquences géo-psychiques de la révolution copernicienne. C'est en effet à ce moment précis que se met en place une recherche active sur la nature géo-physique et géo-graphique de la Terre. « La géographie moderne », écrit Gusdorf, « date de la révolution mécaniste, car seule la dissolution du Cosmos permet à la géographie de s'émanciper de la cosmologie. La géographie commence où la cosmologie s'arrête ; ou plutôt la géographie est la cosmologie particulière de la planète Terre »⁴. Un corps de savoir vient remplacer le vide du grand corps excentré de la Terre. Cette constitution d'un corps de savoir a une fonction symbolique éminente, il s'agit, écrit Juliette Grange, d'une « prise de possession symbolique » du globe par la géographie et l'unification du genre humain comme tel – donc, nous dit-elle, d'un « anthropomorphisme »⁵. Ou peut-être, dirions-nous, d'un *narcissisme de substitution* qui répondrait à la « blessure narcissique » provoquée par cette révolution topologique. Comme une tentative de guérison. Pendant sa période de convalescence, la Terre se constitue, *pour la première fois dans l'histoire de l'humanité*, comme *entité propre au milieu d'un espace homogène infiniment ouvert*. Car il n'est pas possible de survivre dans le pur décentrement ; il fallait retisser un espace de relations. Ce n'est pas pour rien que la notion de

⁴ G. Gusdorf, *La révolution galiléenne*, Paris, 1969, p. 368, cité par Juliette Grange dans sa préface à A. de Humboldt, *Cosmos – Essai d'une description physique de l'univers*, Paris, Utz, 2000, p. 16. Noté [C].

⁵ J. Grange, *op. cit.*, p.18.

« biosphère » naît au XIX^e siècle, en même temps que l'écologie d'ailleurs.

Ainsi Alexandre de Humboldt, dans *Cosmos – Essai d'une description physique de l'univers* dont les premiers tomes paraissent entre 1845 et 1847, a certes en vue de comprendre la nature comme un « tout pénétré d'un souffle de vie » [C, 38] allant de la « voûte céleste parsemée de nébuleuses et d'étoiles » au « riche tapis de végétaux qui couvre le sol dans climat des palmiers » [C, 52], il s'agit bel et bien pour cet auteur pionnier en termes d'écologie globale de « saisir le monde des phénomènes et les forces physiques dans leur connexité et leur influence mutuelle » [C, 33]. Mais c'est la Terre qu'il s'agira au final d'éclairer et de décrire, *il s'agit de se rapprocher de la Terre*. En bons galiléens, nous n'irons pas de « notre patrie » la Terre au ciel « étranger », nous ne partirons pas du « connu pour aller à l'inconnu », nous commencerons par le ciel en n'oubliant jamais que la Terre est un « détail subordonné à l'ensemble dont elle fait partie » [C, 93] : « mais à mesure que la sphère embrassée par le regard se rétrécira, nous verrons s'augmenter la richesse des détails, nous verrons les apparences physiques se compléter », il s'agira de « descendre » graduellement de la gravitation au « jeu compliqué des forces qui règnent » à la « surface » de la Terre. Effet zoom, d'anti-télescope : avec Humboldt cristallise la double émancipation de la Terre, *émancipation vis-à-vis d'un centre et vis-à-vis de la pure homogénéité de l'espace galiléen*.

En termes sphérologiques, le concept de Terre est trop vaste. C'est le vivant au sein de l'« écorce terrestre » qu'il faut penser nous dit Vernadsky dans *La biosphère* (1926). Celle-ci comprend la matière vivante, la matière biogène (qui doit son origine aux êtres vivants) ainsi que les éléments liés à la vie tel que l'eau, les roches sédimentaires et la partie basse de l'atmosphère. Véritable entre-deux, la biosphère est « tout autant (sinon davantage) la création du soleil que la manifestation de processus terrestres »⁶. Sans rayonnements

⁶ V. Vernadsky, *La Biosphère*, Diderot Editeur, 1997, p. 51. Noté [LB].

solaires, point de vie, nous voici « enfants du soleil », la « face » de la Terre étant un effet de cette illumination. Si Vernadsky parle de « face », c'est pour marquer, dans la suite des travaux originaires de Humboldt, *l'individuation de la Terre dans l'univers* : la Terre a une « image » propre, ce qui montre d'une part sa « séparation » d'avec le milieu cosmique que pour autant elle « reflète » [LB, 56–58], d'autre part sa « séparation » d'avec la « matière brute ambiante » [LB, 74]. Double séparation qui nous met en présence d'un *récit des origines intégré à un discours scientifique*. Fonction « symbolique » disions-nous plus haut. Ce n'est pas pour rien que Vernadsky insiste tant sur le fait que la vie fait partie de l'écorce terrestre, qu'il n'y a là point de hasard : il s'agit ni plus ni moins que de *fonder la généalogie d'une sphère autonome*. Point de « décentrement » ici, mais une *symbolique de la localisation* qui panse la blessure du décentrement sans pour autant la refermer.

Comparons la spatialité de la biosphère avec celle de l'hypothétique « Gaïa » présentée par Lovelock en 1979. Cela commence, encore une fois, de la même façon : la Terre vue de loin. A la différence près que nous sommes passés d'une expérience mentale à la vision des « astronautes », émus devant le « spectacle de la Terre se détachant dans toute sa splendeur sur les ténèbres profondes de l'espace »⁷. Comme Vernadsky, il s'agit de s'opposer au nihilisme ambiant, qui ne verrait dans notre planète qu'un « vaisseau spatial fou », « privé de commandement de bord et d'objectif, décrivant stupidement un cercle autour du soleil » [HG, 32]. Car ce n'est plus l'écorce terrestre qu'il s'agit de justifier, *mais c'est à nouveau la Terre entière* qu'il faut, encore et encore, arracher aux griffes de Copernic, aux vides effrayants des espaces infinis. La Terre ne tourne pas stupidement autour du soleil, elle fait des boucles dans son dedans. « Entité auto-régulatrice », Gaïa comprend des êtres vivants qui participent activement au contrôle des régularités globales (température moyenne de la surface,

⁷ J. Lovelock, *La Terre est un être vivant – l'hypothèse Gaïa*, Paris, Champs-Flammarion, 1990, p. 16. Noté [HG].

salinité des océans). L'idée n'est pas nouvelle, et semble impliquée dans les premières formulations du concept de biosphère. En 1927, Edouard Le Roy définit le monde végétal comme « organe », « appareil de la biosphère »⁸. Gouverné par un principe homéostatique, la Terre Vive s'adapte à ses changements internes, mais aussi externes (variations des rayonnements solaires) – plus précisément elle « adapte l'environnement à ses besoins » [HG, 45]. La pollution ? Un « concept anthropocentrique » nous dit Lovelock [HG, 131], qui confond les nuisances que subit l'homme avec l'auto-adaptation de la Terre : le changement climatique a pour fonction de maintenir l'homéostasie, mais pas forcément l'humanité. Dans son introduction à cet ouvrage de Lovelock, Gérard Blanc tire les conséquences de cette approche : « nous habitons une planète vivante », ce qui veut dire que « nous vivons *dans* la planète et non plus *sur* la planète ». « Gaïa est notre corps » ajoute-t-il, « aucune barrière » ne sépare les êtres qui « participent » de Gaïa [HG, 14-15].

Si pour Vernadsky le vivant est un *processus en expansion* qui peut déborder les limites actuelles de la biosphère, pour Lovelock Gaïa *ferme l'espace* de telle sorte que les hommes puissent, à l'instar de tout être vivant, être « dedans ». Et si le second semble se suffire de cette Grande Sphère Cyber-naturelle, il n'en est rien pour le premier. Car Vernadsky voit non seulement apparaître, au cours de ses études géo-biochimiques, les dégâts anthropiques (destructions des forêts), mais aussi quelque chose comme une autre sphère, venant comme doubler la première. Il la voit apparaître dans l'accélération des migrations biogènes, dans la production de « métaux à l'état libre » et dans l'apparition dans l'atmosphère de nouveaux composés d'origine organique » : « la face de la Terre se transforme et la nature vierge disparaît ». Certes, mais avec dans le même temps, et comme origine, un « accroissement de la conscience, de la pensée et de la création de formes augmentant l'action de la vie sur le milieu

⁸ E. Le Roy, *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, Paris, Boivin et Cie, 1927, p. 160.

ambient » [LB, 270]. Une nouvelle forme globale prenant pour nom : la noosphère.

Transphère – II – (la Noosphère)

A suivre ce qu'en dit Vernadsky⁹, le concept de noosphère naît au croisement de trois pensées : la sienne propre relative à la « biosphère », celle d'Edouard Le Roy, professeur bergsonien officiant au Collège de France, et celle du Père Teilhard de Chardin avec qui Le Roy collabore de façon proxime. C'est dans les leçons de 1927 de ce dernier qu'apparaît la première occurrence du terme de « noosphère », mais il faudra attendre les cours de 1940–1941 pour voir apparaître une véritable analyse du concept.

A la lecture des ouvrages de Le Roy et de Teilhard de Chardin, ainsi qu'à celle de paléontologues qui s'inscrivent clairement dans leur succession, la noosphère doit être définie comme l'étape supérieure de l'« hominisation ». L'humanité ne doit pas être considérée comme une espèce supplémentaire s'ajoutant au règne du vivant, mais représente l'« ouverture d'une phase absolument nouvelle », un « ordre nouveau de la réalité » nous dit Le Roy, une « nouvelle forme de la vie » nous dit le paléontologue Jean Piveteau¹⁰. Il y eut la Matière, puis la Vie, puis l'Homme – après la « vitalisation de la matière » vient l'« hominisation de la vie »¹¹. *Et tous identifient l'Humanité*, dans laquelle « l'avenir de l'évolution est contenu désormais » [EPP, 416], *avec la noosphère* : il faut désormais « regarder l'enveloppe humaine de la Biosphère comme étant du même ordre de grandeur, de la même importance dans l'économie

⁹ V. Vernadsky, « The biosphere and the noosphere » in *American Scientist*, vol. 33, n°1, janv. 1945.

¹⁰ J. Piveteau, *Encyclopedia Universalis*. art. « Hominisation ».

¹¹ E. Le Roy, *Essai d'une philosophie première, T.1*, Paris, P.U.F., 1956, pp.415–417. Noté [EPP]. Mais les cours datent de 1940–1941. Le terme de « noosphère » apparaît entre guillemets et non défini dans *L'exigence idéaliste, op. cit.*, p. 246.

totale des choses, que la Biosphère elle-même ». Ce qui justifie toutefois l'expression de noosphère, c'est que *l'esprit* – la conscience, la réflexion – est supposé *cause autant qu'effet de la production de l'enveloppe humaine, contenant et contenu de celle-ci*. « Plus haut que la sphère animale » écrit Le Roy, la « noosphère » est celle de la « réflexion, de l'invention consciente et libre, de la pensée proprement dite », soit un « ordre supérieur de l'existence », celui de la « spiritualité ». Ainsi Teilhard insistera-t-il sur le processus de « céphalisation », la « portion céphalisée » du système nerveux permettant de mesurer le degré d'évolution du vivant, son développement noologique. Couronnant l'« effort biosphérique de cérébralisation » débutant au paléolithique, la noosphère est la « sphère pensante » autonomisée, qui « s'enroule » sur elle-même après la phase d'expansion marquée par la Révolution Neolithique – l'humanité semble « s'être bouclée sur elle-même » écrit Teilhard¹². Et peut « compléter » sa céphalisation en « perfectionnant » mécaniquement le cerveau grâce à des « machines électroniques (amorces et espoir de la jeune "cybernétique") ». « Tout en fonctionnant toujours comme *chaînes* par leur *germen* », les individus s'affirment désormais surtout « par leur *phrên*, comme éléments constitutifs du « cerveau noosphérique » (organe de la réflexion collective humaine) » [PHN, 178-179]. Un *general intellect* en quelque sorte.

On commence à voir le problème : *quel est le mode de relation entre ces deux sphères ?* La noosphère, dit Le Roy, « émane » de la biosphère : figurez-vous des points de jaillissement biosphériques qui se rejoignent par leurs cimes et s'« étalent en nappe recouvrant la Terre. Nappe finalement superposée à la couche primitive et traversée comme elle de multiples courants ». Au final, les deux ont « la même ampleur » [EPP, 418]. Ainsi Teilhard nomme-t-il la noosphère « Humanité planétarisée » [PHN, 25]. Mais Le Roy ne s'arrête pas là : car la « perfection relative » de la noosphère fait qu'elle tend à se

¹² Teilhard de Chardin, *La place de l'homme dans la nature*, Paris, 10-18, 1956, pp. 109-117. Noté [PHN]. Le texte date de 1949.

« détacher de la biosphère, comme un papillon de sa chrysalide » [EPP, 419]. De même chez Teilhard on verra la « Pensée émerger, au-dessus et en recouvrement de la Biosphère » [PHN, 81]. Quelque chose ne va pas...

C'est que le concept de noosphère est toujours au risque de s'établir sur un double déni, un double *détachement* tout du moins, dont les conséquences nous semblent dangereuse. D'une part le régime d'ascension vertical qui définit la noosphère par rapport à ce qui la précède provoque d'emblée une déconsidération du vivant comme tel. Ce détachement atteint son comble chez un auteur comme Pierre Lévy. En lisant son *World philosophie*, on se sent devenir nietzschéen, on se demande quel psychologue serait capable de rendre compte d'un tel ouvrage, et nous passerons sous silence ce qu'il y a de pire en ce texte (éloge du tourisme, du merveilleux choix qu'offre le marché mondial etc.) pour nous attacher à sa valeur symptomatique. S'inscrivant dans la lignée des auteurs plus haut cités, Lévy définit sa noosphère comme *web* en ascension vers le « divin »¹³, l'Un Adoré d'une humanité ne formant plus qu'« un seul esprit », « un seul tissu », « une seule société » où « tout communique », où « tout ce que la conscience peut explorer est rendu visible à tous » [WP, 175]. Il parle sans cesse de connexions – mais sa sphère intelligente, c'est bien la Grande Déconnectée d'un être ensommeillé dans un monde multiple. Quand Lévy nous met « Face à la biosphère », ce n'est pas pour nous mettre en souci, mais pour poser cette spirituelle question : « Est-ce nous qui nous servons de la Terre ou la vie qui se sert de nous pour évoluer encore plus vite ? » [WP, 55]. La vraie question, n'est-ce pas, c'est de « permettre à la vie, à la conscience, de conquérir l'univers » [WP, 56]...

Cette déconnexion est la conséquence d'un certain humanisme. Après tout, Le Roy comme Teilhard identifient eux aussi la noosphère à l'Humanité, et l'Homme en majuscule au « sens » de l'histoire – « L'Homme, seul paramètre absolu de l'Evolution » écrit Teilhard [PHN, 15]. Et l'on comprend dès lors

¹³ P. Lévy, *World philosophie*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 161. Noté [WP].

que Lévy nous dise, dès les premières pages de *World philosophy*, que « rien de ce qui est humain ne m'est étranger désormais », citant Terence l'affranchi. « Formule même de *l'humanisme* », assurément, qui lui fait ajouter cette formule dont on goûtera l'horreur : « L'on est d'autant plus humain que l'on est cultivé » [WP, 176–177]. Sans être un forcené de la *deep ecology*, on peut tout de même prendre acte d'une certaine forclusion du rapport moderne à l'animalité, réduite à l'exclusion dans les Camps de l'agro-alimentaire d'une part, et la domestication dégénérative d'autre part. Le court-circuit de l'homme avec lui-même nous semble plus que dangereux ; c'est bien l'étrangeté de l'homme à lui-même qu'il faudrait revisiter aujourd'hui.

Premier bilan, première conclusion – nouveau rappel : méfions-nous de toute nouvelle Religion de l'Un, d'où qu'elle vienne, d'en Haut ou d'en Bas, de l'esprit intouchable ou de la nature profonde. Précepte sphérologique : regarde au milieu. Et tu verras le multiple.

Soit l'impossibilité de la Grande Sphère.

La vie dans l'écume

Ce que semble soutenir Peter Sloterdijk. Publié en 1993, *Dans le même bateau* décrit le successeur de la sphère étatique comme une sorte d'« hyperbulle cablée » [DMB, 57] – mais le terme de « bulle » est-il adéquat ? Le premier tome des *Sphères* en 1998 parle de « sphère sans rondeur », en insistant sur la charge « contradictoire » d'une telle formule. Car il faut s'y résoudre : « l'image morphologique du monde polysphérique que nous habitons n'est plus la sphère, mais *l'écume* », la forme spatiale régnante est le « tas », l'« éponge », le « nuage » et le « tourbillon », quelque chose de morphologiquement « anarchique » [B, 80–82]. L'écume ne fait pas monde, mais juxtapose des microsphères rapportées les unes aux autres sur le mode de la « co-isolation », sorte de *socius parataxique* où le plus proche est le plus loin de soi.

La « co-isolation », c'est le manque de médiation entre les microsphères, le manque d'espacement, c'est-à-dire la compression, la rétraction des frontières. Comme un manque de *no man's land* (ou plutôt de *no mind's land*). Dans la co-isolation, c'est « une seule et même paroi de séparation » qui « sert de frontière, dans chaque fois, à deux sphères ou plus ». Voisinage et séparation sont « les deux faces du même état de fait ». L'enfermement sur soi est aussitôt – sans médiation – « ouverture au monde »¹⁴. La « société » est désormais une agglomération de bulles de formes variables (couples, foyers, familles décomplétées et recomposées, associations, entreprises etc.), qui « s'arrondissent en eux-mêmes » malgré les câbles. L'orientation néo-monadologique de la philosophie de Sloterdijk fait de ces bulles autistiques des monades « qui n'ont pas de portes, elles n'ont peut-être même que des fenêtres aveugles sur lesquelles ont a peint un extérieur » [E, 52–53]. En conséquence, « il n'existe pas de sortie vers le tout » [E, 54]. Fin de la possibilité d'une panosphère, de l'« Un en forme de boule » [E, 54] – « le tout ne peut pas être plus qu'une synthèse momentanée et instable d'une agglomération grouillante » écrit Sloterdijk [E, 267–268]. Notre monde est un « noyau sans écorce », il manque d'« enveloppe » [B 26], définitivement. Vous qui entrez dans l'« hyperbulle cablée », abandonnez le rêve du « village global », l'espoir de la « communauté psychique » supertribaliste [E, 18].

En l'absence de Monosphère Intégrale, *les sphères de niveau inférieures ont tendance à vouloir récupérer les fonctions dévolues à la Grande Monosphère*, on peut même dire que le façonnement de ces nouvelles sphères vérifie l'hypothèse de la mort du Grand Un. Il nous faut distinguer, nous dit Sloterdijk, entre trois types d'« insulations » : les îles absolues (scaphandrier, station spatiale, capsules), les îles climatisées imitant les éco-systèmes réels, et les îles anthropogènes. Les îles climatisées, ou relatives, sont en prises avec l'environnement qu'elle « refoulent » ou conjurent, par rapport

¹⁴ P. Sloterdijk, *Ecumes – Sphères III*, Paris, Maren Sell Editeurs, 2005, pp. 48–49. Noté [E].

auquel elles se situent pour réguler leur climat intérieur. Ainsi les serres pour plantes, les édifices intégrant un système de ventilation etc. On définira pour le coup les îles absolues par leur caractère d'étanchéité, leur séparation radicale d'avec l'extérieur. A l'inverse du mode d'habitation naturel, l'île absolue ne s'inscrit pas dans un environnement préalable entourant son cadre de vie, mais crée un environnement artificiel englobé par un cadre de mort. Cette « inversion de l'environnement » [E, 292] est la négation en acte de tout microcosme possible, puisqu'elle ne contient pas en elle le Cosmos. Sa limite étant directement la frontière avec l'Autre, ici devenu irrespirable (Spoutnik), là imbuvable (Nautilus), l'insulation absolue montre parfaitement le principe de la *connected isolation*. La métaphore de la Terre comme « vaisseau spatial » illustre parfaitement cette représentation d'une planète immédiatement confrontée avec un dehors létal et assignifiant – et ce n'est pas un hasard si Lovelock s'en prend directement à cette métaphore qui rend ni plus ni moins qu'impossible la moindre inscription relationnelle de la Terre avec autre chose qu'elle-même. Si la solution anticipée de Vernadsky est la mise en relation de la Terre avec cet autre stellaire qu'est le soleil, celle de Lovelock est la configuration d'une mise en relation de la Terre avec elle-même, où la vie se justifie en participant à l'ensemble des mécanismes et régulations naturelles.

Nous touchons ici un point crucial, ultimement politique. Car Sloterdijk nous dit que *les îles anthropogènes ont tendance à prendre l'île absolue pour modèle* : maisons et habitations devront à l'avenir « être formulées d'une manière aussi explicite que si elles étaient les plus proches parentes des capsules spatiales » [E, 445]. La grande difficulté, c'est de saisir la raison de cette modélisation. L'explication de Peter Sloterdijk est la suivante : la modernité « a rendu l'habitat explicite » [E 443]. L'« explicitation » est le fait de porter devant soi ce qui jusqu'alors était gardé implicite, de mettre au premier plan le décor, d'accommoder le regard sur ce qui permet de voir etc. Essence de la modernité techno-scientifique, l'explicitation du sous-jacent implique une « révolution » du regard, un retournement à 180°. Ainsi la science montrant l'intérieur du

corps, des particules élémentaires ou de cette « maison » dont l'homme, nous dit Freud, « n'est pas maître ». Ainsi aujourd'hui l'on accorde une importance cruciale au climat dans lequel jusqu'alors nous étions sensés baigner, à l'atmosphère que nous respirons. C'est à l'intérieur de ce lent mouvement qu'il faut penser un habiter qui aurait perdu toute sa prétendue naturalité pour avouer au grand jour sa technicité, sa facture sphéro-technologique primaire. Pour le coup, c'est la capsule qui exhibe les conditions les plus extrêmes de production sphérologique : la station orbitale est une forme d'explicitation achevée, où ce qui était au dehors est désormais oeuvré au dedans.

« Gâterie » et dégâts

D'accord, mais pourquoi ? Est-ce que l'« explicitation » est la raison nécessaire et suffisante de cette modélisation ? Non, ce qu'on peut dire, c'est que l'« explicitation » *rend possible* un nouveau regard sur l'habiter, de nouvelles constructions. Mais ce qui les rend *nécessaires*, c'est l'atteinte immuno-sphérologique : c'est parce que manque la Monosphère Intégrale et que les sphères collectives types Etats-nations sont branlantes que les microsphères tendent à s'y substituer. C'est ainsi qu'aujourd'hui il faut considérer la « Patrie » comme une fonction de l'habitat – « renversement » analogue à celui qui concerne l'environnement [E, 460-461].

Soit, mais ce n'est pas encore *suffisant* : pourquoi se modeler sur l'île absolue et non pas l'île relative ? Est-ce la poursuite d'un pur mouvement de savoir, ou d'une simple volonté consistant à améliorer le confort de vie ? Il nous manque un critère, et c'est en rapport avec ce critère qu'il nous semble ici diverger du constat dressé par Peter Sloterdijk. Si l'île anthropogène est la façon dont les hommes « s'aménagent un abri en eux-mêmes » [E, 319] pour être et exister comme humains, nous ne pouvons pas entendre le mot « abri » de

façon neutre, nous y entendons, nous devons y entendre une charge inquiétante.

Sloterdijk nous dit que la « théorie positive de la position intègre est d'une dimension plus riche qu'une théorie critique », et il s'agit donc de commencer par l'intègre, l'espace de participation sans lequel on ne peut saisir la formation de ce qu'on a pu jusqu'alors appeler être humain, son hominisation continuée par les moyens prothétiques : « le bien-être des créatures intégrées chez elles-mêmes et dans leurs espaces possède une priorité temporelle et objective sur les aliénations » [E, 473]. Oui. Mais *l'étendue des dégâts gâte le principe de gâterie*, au sens précis où la constitution des sphères autistiques s'établit sur fond de dommages, et c'est ce point précis que Sloterdijk semble minorer. Car si l'on définit simplement l'habitat comme espace immunologique, « mesure de défense qui permet de délimiter une zone de bien-être contre les envahisseurs et autres porteurs de mal-être » [E, 473], sans nommer, *identifier les dommages de notre temps*, on risque de rater la réalité des *modélisations autistiques*. Cette modélisation ne nous permet pas de penser la *prothétique de l'habitat*, fixe ou roulant – maison, îlot d'immeubles en forme de bunker, mobile-home – comme simple « confort », extension des privilèges aux masses [E, 601], principe de « gâterie » généralisé etc. Non, on ne peut dire unilatéralement que « le poids du monde a diminué » [E, 607].

Il s'agit bien entendu de se méfier des nouveaux prêtres qui profitent des désastres écologiques pour manier avec perversité la grande peur du manque, et il faut se méfier d'un certain discours dit « de gauche » qui reste fixé sur les dispositifs de contestation politique datant du XIX^e siècle, mais cela n'est pas suffisant, il nous faut discerner. Entre l'abondance des savoirs, de l'information, et la finitude de la Terre. Ne lâcher ni l'une ni l'autre. Il est possible de poser une atteinte, une injustice comme forme contingente sans importer au sein d'une revendication politique l'« ontologie de la pénurie » [E, 620]. Distinguer le « luxe » (l'amour, le don des Autres envers un soi promu « sa majesté l'enfant ») des poches de manque qui

viendront fissurer cette confiance-en-soi, cette self-reliance qui compose un sujet. « Principe de gâterie » par le « biais du mécénat des mères humaines » dit Sloterdijk [E, 661] – mais l'on ne voit pas très bien en quoi la rencontre avec le manque serait hors hominisation, on ne voit pas très bien en quoi le manque dans l'Autre surmonté – non dénié, non adoré – déboucherait *forcément* sur la quérulence. A un moment ou un autre, il nous semble tout de même indispensable de s'apercevoir que la « manne dont on ne peut prévoir l'épuisement » n'est pas l'Infini en Acte [E, 672].

Modélisation autistique, insulations sous contrainte et protections

Au risque, justement, de déboucher sur l'horreur, banale ou monstrueuse. Un 4X4 répond à ce que nous nommons *modélisation autistique*. C'est une bulle qui correspond tout à fait aux procédures de co-isolation pointées par Sloterdijk. Mais c'est bien un *leurre* que la technologie ici *réalise*, celui d'une *insulation absolue* là où ne peuvent exister que des *insulations relatives* – ce que Sloterdijk, nomme le fantasme d'une « intériorité imprenable » [B, 98]. Le 4X4 est la *fiction techniquement matérialisée* de l'immunité totale. Ce qui signifie d'abord qu'il a été produit pour répondre aux effets des dommages causés sur l'environnement qui porte le nom de changement climatique, aux effets du caractère inhabitable des grands centres urbains, aux effets subjectifs dits de l'« insécurité » – qui, selon nous, relève bien plus des premiers dommages que des seconds.

Cette prothétique-là n'est pas qu'en simple continuité avec la modernité, mais s'active en ce moment historique qu'Ulrich Beck nomme « modernité réflexive », ce moment de bouclage de l'humanité sur elle-même que Michel Serres nomme « hominescence ». Où l'humanité paye le prix de son action par effet-en-retour. Et c'est pour cette raison que la question immunitaire, que le statut des protections prend un tour si dramatique : *l'insulation combat l'insolation*. Mais ce n'est pas

tout : sans en avoir l'air, le fantasme d'un air conditionné détruit l'air, et participe au réchauffement climatique. On notera de même que la raison invoquée par les consommateurs de 4X4 – protéger leurs enfants – conduit précisément cet engin impraticable dans les villes à tuer des piétons. L'« autisme exquis de l'âme », le « fantasme d'une intelligence vivante qui n'aurait pas à payer pour sa réceptivité et sa sensibilité » [E, 210] n'a rien de nouveau, mais son activation contemporaine et les modalités de sa réalisation sous le coup des dommages écologiques modifie le constat que nous devons en dresser. Le 4X4 est une bulle autistique mortelle, une *insulation destructrice et auto-destructrice* qui nous demanderait d'envisager autrement ce qu'immunité veut dire.

A la page 725 de notre édition d'*Ecumes*, nous pouvons voir une publicité pour le Hummer SUV de General Motors. Le SUV est pris en gros plan dans une sorte de désert absolument plat, surmonté par un soleil pesant. Entre le SUV et ce soleil, nous pouvons lire le slogan suivant : « *Need is a very subjective word* ». Ce qui veut dire que le besoin, l'ordre de la nécessité etc. relève d'une pure contingence, d'une vue de l'esprit pouvant se résorber dans une réponse technologique appropriée. Il est certain que les techniques fabriquent du soi par insulation, mais celle-ci est moins libre que ne l'entend cette publicité. Le retour de la nécessité pointé par Serres – comme « *l'impossibilité où nous sommes de ne pas décider de tout* »¹⁵ – est ici annulé par clivage : la nature d'un côté, à laquelle on s'adapte, la technique de l'autre, comme technique d'adaptation miraculeuse. La trace de l'annulation (le défaut du fantasme), c'est ni plus ni moins que le slogan : sa localisation intermédiaire – dans l'espace situé entre le SUV et le soleil – marque son statut de *protection supplémentaire*, couche de mots venant filtrer le rayonnement solaire parce qu'on sait bien que la protection technologique sera insuffisante, on sait bien qu'elle supprime d'elle-même les filtres...

¹⁵ Voir, par exemple, *Eclaircissements – Entretiens avec Bruno Latour*, Paris, Champs-Flammarion, pp.250–251, 1^{ère} éd. François Bourin, 1992.

Cette *réalité des dégât au cœur de la gâterie* est parfaitement visible dans le cas de certaines îles subissant de plein fouet les changements climatiques (marées de grandes amplitude, dérèglement du cycle des pluies, élévation du niveau des océans, érosion des côtes, salinisation des eaux souterraines etc.) D'où l'idée de construire une île artificielle deux mètres au-dessus des eaux, Hulhumale, capable d'accueillir plus de 100 000 habitants¹⁶. Rappelons en effet que ce ne sont pas de petites atteintes qui menacent ces îles, mais la disparition pure et simple. Tel est le cas des atolls comme Tuvalu : la roche de corail qui compose le sol de l'île est poreuse, et l'eau monte de l'intérieur même de l'île ; il est du coup impossible de construire des digues. Possibles ou non, ce sont bien des formes d'*insulations sous contraintes* qui se mettent en place, et non l'effet d'une simple continuité prothétique.

Insulations, exo-phobie, auto-exposition

Insulations auto-destructives et *insulations sous contraintes* sont symptomatiques de notre temps, où biosphère et noosphère, loin de pouvoir désigner des Mégasphères séparées, montrent leur recouvrement, leur enchevêtrement. Ce n'est pas la mort dans l'âme que nous devons clamer la mort de l'Un. Et ce n'est pas non plus dans l'imposition d'une Nouvelle Sphère Globale, par la force, le sang et l'idéologie, que l'on pourrait résoudre le problème des productions de *bulles autistes co-isolées* – on ne pourrait de la sorte que les renforcer. Le néo-nationalisme, ainsi que sa variante républicaine française, tente ce dangereux forçage sphérologique. On entend se forger de nouveaux racismes topologiques, quelque chose comme une *exophobie* dont les ravages se laissent pressentir.

¹⁶ A. Sinai, « Le Sud se divise sur le front climatique » in *Le Monde Diplomatique*, Paris, février 2004, pp. 24-25.

Il nous semble que la solution consiste, d'abord et avant tout, à montrer l'impossibilité de « l'île absolue » décrite par Sloterdijk. Voilà ce que disent les concepts de bio- et noo-sphère : l'*espace des relations*, le fait que seules sont viables les *îles relatives*. Voilà ce qu'il faut dire aux producteurs de bulles autistes : ta bulle n'est pas que fermée, elle est aussi ouverte, ce qui est tant mieux pour toi, car le contraire serait dangereux, plus dangereux encore, cela favoriserait la propagation de ce qui est l'objet de ta hantise : la surexposition. En effet, ce que Peter Sloterdijk nomme « explicitation » ne fait pas que produire un retournement théorico-pratique, l'explicitation entraîne aussi un dangereux court-circuit, *une auto-affection de l'humanité*. Il ne faudrait pas que ce mouvement produise une *implication* de l'explicitation, le masquage par excès de visibilité de ce qui est désormais sous nos yeux : l'effet sur nous-mêmes de nos actions, notre *auto-exposition*.

C'est à partir de cette auto-exposition qu'il s'agirait de penser la politique. Il semble en effet que les Etats ont intégré l'immédiate exposition des hommes à eux-mêmes au sein de ce qu'il faudrait nommer une *biopolitique des catastrophes*. Reste à savoir si cette nouvelle biopolitique n'est pas encore une façon de rendre impossible une véritable écopolitique capable d'éviter tout à la fois le retour mortifère du Grand Un et la prolifération des bulles auto-destructrices.

